



HAL
open science

Statues-menhirs du Rouergue et du Haut-Languedoc : symboles, discours “ identitaires ” genrés et pouvoir au Néolithique final

Juliette Banabera

► To cite this version:

Juliette Banabera. Statues-menhirs du Rouergue et du Haut-Languedoc : symboles, discours “ identitaires ” genrés et pouvoir au Néolithique final. Hiatus, lacunes et absences : identifier et interpréter les vides archéologiques, Actes du 29e Congrès préhistorique de France, 31 mai-4 juin 2021, Toulouse, Session Où sont les femmes ? Archéologie du genre dans la Préhistoire et la Protohistoire : la France à l'écart des gender studies ?, Société préhistorique française, pp.137-152, 2024. hal-04648783

HAL Id: hal-04648783

<https://hal.science/hal-04648783v1>

Submitted on 15 Jul 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Open licence - etalab

Statues-menhirs du Rouergue et du Haut-Languedoc : symboles, discours « identitaires » genrés et pouvoir au Néolithique final

Statues-Menhirs of Rouergue and Haut-Languedoc: Symbols, Gendered “Identity” Discourses and Power in the Late Neolithic

Juliette BANABERA

Résumé : Les discours « identitaires » genrés sur les présentations anthropomorphes des statues-menhirs du Rouergue et du Haut-Languedoc se sont développés dès le début de leur étude archéologique. De l'abbé Hermet à des parutions actuelles, la recherche archéologique a généré des interprétations et la mise en place d'une sphère symbolique normée pour comprendre les sociétés qui les ont érigées. Ces discours ont ainsi construit une approche binaire et androcentrée de ces représentations qu'il faut déconstruire afin d'ouvrir de nouvelles problématiques. Pour cela, il est nécessaire de dresser un compte rendu des recherches, des savoirs et des interprétations actuelles de la discipline, relatif aux sphères symboliques du féminin et du masculin, aux rapports de pouvoir et de tension et aux imprécisions que ces discours et approches génèrent. Cette déconstruction nous permettra de mieux appréhender de nouveaux champs de problématiques autour des statues-menhirs transgenres et de développer une approche non binaire.

Mots-clés : statue-menhir, Rouergue, Haut-Languedoc, Néolithique, représentation genrée, discours, personnage, pouvoir, symbole.

Abstract: The gendered “identity” discourses around the anthropomorphic representations of the statues-menhirs of Rouergue and Haut-Languedoc have developed since the birth of the discipline around these statues. From the Abbé Hermet to current publications, archaeological research has generated interpretations and the establishment of a standardized symbolic sphere to understand the societies that erected them. These discourses have thus built a binary and androcentric approach that must be deconstructed in order to approach new issues about these representations. To do so, it is necessary to draw up an account of the research, knowledge and current interpretations of the discipline, relating to the symbolic feminine and masculine spheres, to the relations of power and tension and to the imprecisions that these discourses and approaches generate. This deconstruction will allow us to better apprehend new problematic fields around “transgendered” statues-menhirs and to develop a non-binary approach.

Keywords: statue-menhir, Rouergue, Haut-Languedoc, Neolithic, gendered representation, gender identity discourses, power, symbol.

INTRODUCTION

Le terme « statue-menhir » fait son apparition dans un article de l'abbé Hermet (1899), publié dans le *Bulletin archéologique* et dont le titre est « Statues-menhirs de l'Aveyron et du Tarn ». Depuis l'élaboration de ce terme,

un grand nombre de spécialistes se sont évertués à définir ce qu'était une statue-menhir, à construire une définition archéologiquement valable englobant l'ensemble des objets désignés par ce terme pour créer une catégorisation spécifique à ce type de représentation (fig. 1). Jean-Pierre Serres (2002, p. 54) donne ainsi la définition suivante, dans l'ouvrage collectif dirigé par Annie

Philippon (2002) : « Une statue-menhir est un menhir gravé ou sculpté représentant, recto verso, une figuration masculine ou féminine. Ce sont des représentations très réalistes d'hommes et de femmes, avec leurs vêtements, leurs ceintures et leurs attributs, c'est-à-dire des colliers et des pendeloques pour les femmes, des baudriers et des armes (poignard, arc, flèche, hache) pour les hommes. »

Il différencie deux genres dominants dans ces représentations anthropomorphes : le féminin et le masculin. Ces personnages sont représentés habillés, avec des caractères et des objets qui semblent propres à chaque genre et qui sont affiliés de manière répétitive à ces représentations. Marc C. Peeters (2019, p. 126) décrit, quant à lui, les statues-menhirs, notamment celles du Rouergue et du Haut-Languedoc, comme « des figures masculines et des figures féminines dont certaines ont été modifiées



Fig. 1 – Statue-menhir de Paillemalbiau (Peux et Couffouleux, Aveyron ; Maillé, 2010, p. 394-395).

Fig. 1 – Statue-menhir of Paillemalbiau (Peux et Couffouleux, Aveyron; Maillé, 2010, p. 394-395).

en altérant et/ou en ajoutant des attributs de l'un ou de l'autre sexe ». Nous sommes ainsi face à la superposition des représentations de personnages masculins, féminins, voire masculins et féminins, voire ni l'un ni l'autre, dans un temps donné (fig. 2). Aussi, on remarque la difficulté à définir et à saisir les figurations genrées représentées sur ces statues-menhirs.

La représentation est donc interrogée, scrutée, détaillée pour tenter de comprendre à quelle image elle se réfère (Saulieu, 2004, p. 16). C'est en essayant de répondre à cette question que les archéologues créent un discours et une narration sur les statues-menhirs. Ainsi, comme tout récit, le discours va offrir un point de vue soumis à une idéologie, qu'elle soit politique, genrée, etc. Le discours pourra ensuite être repris ; il pourra donner lieu à des scénarios et à des adaptations acceptées et/ou discutées collectivement par les chercheurs pour créer un point de vue dominant. Notre intérêt s'est porté tout particulièrement sur les idéologies véhiculées qui relèvent du genre, notamment sur la manière dont se crée un discours porteur d'une identité genrée majoritaire et des mécanismes qui permettent au discours dominant de s'ériger en norme. Dans ce cadre général, différentes questions se posent : les attributs et les représentations des statues-menhirs du Rouergue permettent-ils un discours genré se basant sur la distinction des genres ? Le registre iconographique des attributs et des caractères genrés permet-il d'entrevoir une sphère symbolique normée mise en place par les sociétés qui ont érigé ces statues-menhirs ? Pour y répondre, l'analyse se focalise sur les statues-menhirs du Rouergue et du Haut-Languedoc ainsi que sur les interprétations qu'elles ont engendrées. L'étude des attributs de genre, notamment ceux assignés au féminin et au masculin, a permis de mettre en évidence un discours « identitaire » genré.

1. LE GENRE EN TANT QUE CATÉGORIE D'ANALYSE DANS LE CONTEXTE PARTICULIER DES STATUES-MENHIRS DU ROUERGUE ET DU HAUT-LANGUEDOC

1.1. Théoriser le genre en archéologie

Théoriser le genre dans les études historiques et archéologiques permet d'interroger, de penser ce qui est appelé communément « la différence des sexes » à travers le temps (Mead, 1948 ; Beauvoir, 1949 ; Foucault, 1976 ; Laqueur, 1990 ; Héritier, 2006). Le genre et ses manifestations deviennent alors sujets d'étude et de questionnement à part entière (Touraille, 2011 ; Laufer et Rochefort, 2014). Selon Eleni Varikas (2006, p. 65), il s'agit également de « chercher de nouvelles réponses à de vieilles questions, [...] à reformuler certaines de ces questions [...] ». Elle évoque ainsi l'importance de déconstruire les faits, nos certitudes et leur « force d'évidence » qui s'imposent à nous en tant qu'idées reçues. Il faut alors faire un travail de mémoire, se souvenir que ces

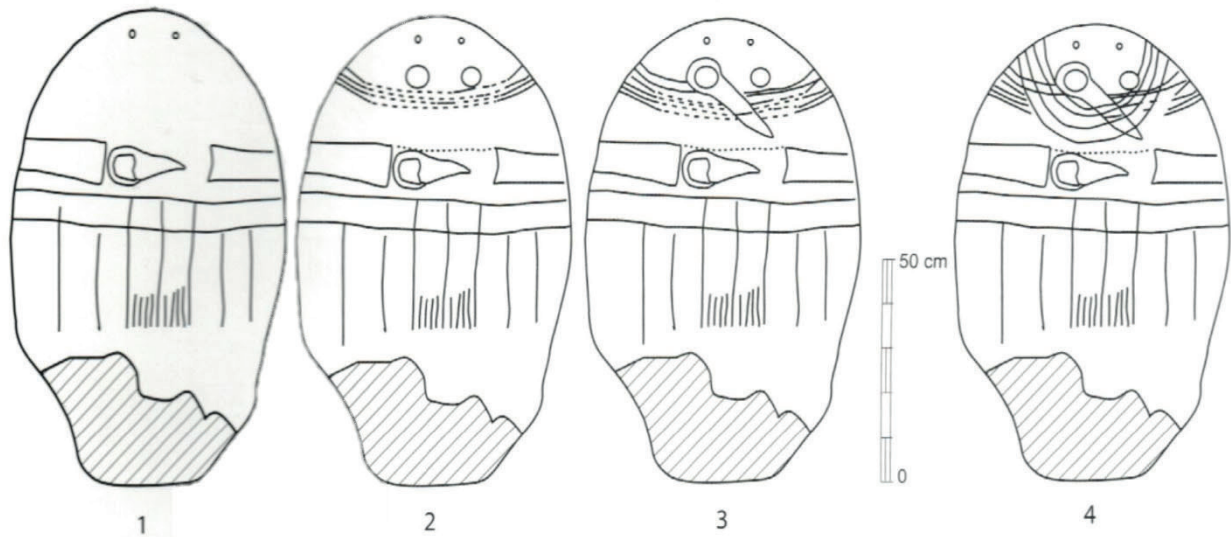


Fig. 2 – Statue-menhir des Arribats (Murat-sur-Vèbre, Tarn) et interprétation des stades (d’après Maillé, 2010, p. 160).

Fig. 2 – Statue-menhir of Les Arribats (Murat-sur-Vèbre, Tarn) and its successive stages (after Maillé, 2010, p. 160).

faits « ne renferment aucune vérité première » afin de les aborder autrement. C’est ce qu’elle nomme le « travail d’historicité du genre » (Varikas, 2006, p. 65-66). Notre démarche, en termes d’historicité du genre appliquée aux statues-menhirs du Rouergue et du Haut-Languedoc, se compose ainsi de deux grandes phases : un travail de confrontation et de déconstruction de ce que E. Varikas (2006) appelle les « faits [...] supposé[s] résolu[s] », puis la construction d’une nouvelle approche qui s’ancre dans les études de genre et dans une analyse des discours archéologiques sur ces statues-menhirs.

Dans l’iconographie des statues-menhirs, les objets et les caractères figurés (seins, colliers, armes, etc.) possèdent une forte signification dans l’attribution à un genre de ces représentations. Dans le champ d’analyse des archéologues, ils deviennent des marqueurs d’identité. Selon Chloé Bêlard (2020), les objets corporels seraient constitutifs de « la construction individuelle et collective des relations entre “identification”, “image sociale” et “appartenance” ». Ils seraient porteurs des « idéaux collectifs » par le biais de leur « matérialisation » (ou leur « représentation culturelle »). Ces objets seraient alors des « catalyseurs des tensions » entre ces idéaux collectifs qu’ils matérialisent et leur matérialité elle-même qui se construit dans l’expérience et l’utilisation individuelle (Bêlard, 2020, p. 24-25). Ainsi, même si les objets figurés tendent à représenter des idéaux collectifs, il ne faut pas perdre de vue qu’ils sont produits durant plusieurs siècles, avec la possibilité que les significations attribuées à leur usage se modifient dans le temps. C. Bêlard pose la question de l’utilisation des catégories du « féminin » ou du « masculin » attribuées à un objet. Cette attribution se ferait par l’observation d’une affiliation de l’objet à une « majorité » de représentations masculines ou féminines, ou par son association avec d’autres objets se référant à un genre déterminé. Elle s’interroge ainsi sur les objets corporels « engagés dans la féminisation ou la masculinisation des corps » et sur leur

fonctionnement comme des « opérateurs du genre ». En abordant les objets dans les sépultures, elle développe l’idée de « valeur genrée » des objets afin d’exprimer la relation corps-objet sous-jacente et leur action – ou non – sur les corps (Bêlard, 2020, p. 29-37).

1.2. Présentation du groupe rouergat et haut-languedocien : délimitation géographique, chronologique et état de l’inventaire

Le groupe rouergat s’épanouit au sein d’un territoire dont la surface forme un quadrilatère d’une cinquantaine de kilomètres de côté (Costantini, 2002, p. 114). Il est délimité par la vallée du Viaur et le cours de l’Agout (au nord et au sud), par le confluent du Tarn (à l’ouest) et par les monts de l’Espinouse (au sud). À l’est, cette zone continue jusqu’à Saint-Affrique (Serres, 2002, p. 54-60). Il n’est pas représentatif d’une réalité géographique. Les paysages, le climat et la végétation y sont contrastés. Dans ce territoire apparaissent plusieurs entités culturelles et sous-groupes de statues-menhirs qui reposent sur l’analyse et l’interprétation des supports et des modes de représentation. Le groupe rouergat s’étend ainsi dans le sud de l’Aveyron, l’est du Tarn et le nord-ouest de l’Hérault (fig. 3).

Ce vaste espace comporte un grand nombre de statues-menhirs. En effet, selon l’inventaire établi par Michel Maillé en 2010, le nombre de statues-menhirs rouergates et haut-languedociennes s’élèverait approximativement à cent quarante-sept. On en dénombre cinq autres depuis 2015. Dans cet inventaire, sont comprises les statues-menhirs avérées et présumées par M. Maillé ainsi que les statues-menhirs relevées antérieurement et dont il ne reste de leur présence que des traces écrites (Maillé, 2010, p. 235-514 ; Maillé et Serres, 2012 ; Maillé, 2015 ; Maillé et Gascó, 2015).

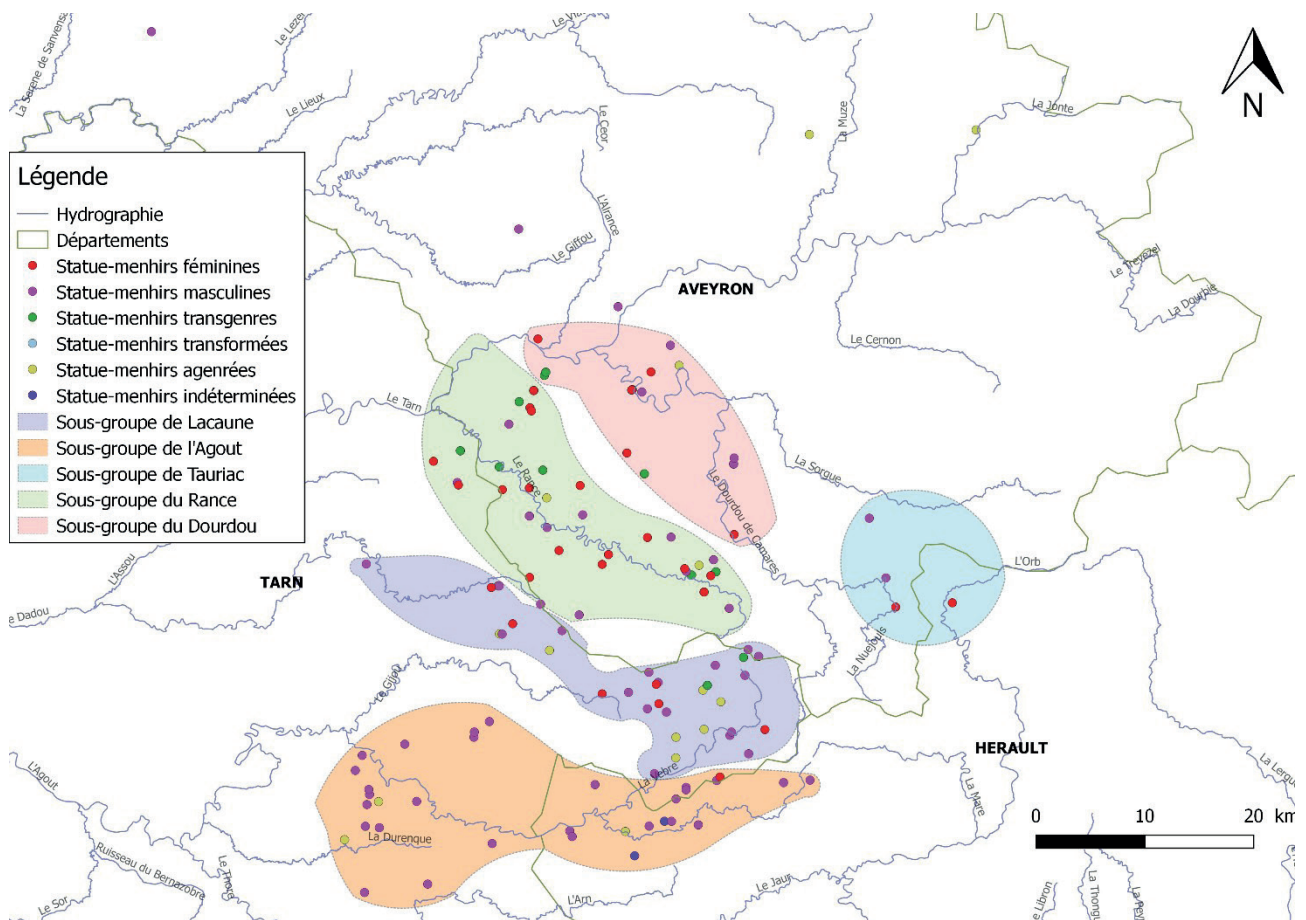


Fig. 3 – Carte de répartition des statue-menhirs du Rouergue et du Haut-Languedoc dans les départements du Tarn, de l'Aveyron et de l'Hérault, par catégorie d'analyse (d'après Maillé, 2010 ; Serres et Maillé, 2012 ; Maillé, 2015 ; Banabera, 2021, p. 102).

Fig. 3 – Map of the distribution of statue-menhirs in Rouergue and Haut-Languedoc according to the analysis categories in the departments of Tarn, Aveyron and Hérault (after Maillé, 2010 ; Serres and Maillé, 2012 ; Maillé, 2015 ; Banabera, 2021, p. 102).

Il est difficile de dater avec certitude les statues-menhirs du fait de la quasi-absence de contexte archéologique en relation avec leur découverte. Les chercheurs doivent donc se contenter de comparaisons, de mises en relation, de similitudes avec d'autres groupes voisins, d'autres sites et d'autres contextes (Ambert, 1998 et 2003). Néanmoins, les rares fouilles de statues-menhirs en place ont permis d'obtenir des datations radiocarbone sur les contextes liés à leur édification (Maillé, 2011 ; Maillé et Gascó, 2015). L'attribution de ce groupe statuaire est ainsi placée entre la seconde moitié du IV^e millénaire et la première moitié du III^e millénaire.

1.3. Les discours « identitaires » genrés et la question du genre

Produire un discours « identitaire » sur un objet d'étude signifie avant tout se positionner dans la continuité – ou à contre-courant – de normes établies sur le genre. C'est légitimer, par la construction d'une identité, un système de symboles, de rapports de pouvoir, de concepts normatifs et d'institutions politiques et sociales. Lorsqu'il aborde son sujet d'étude le ou la chercheur·e est

imprégné·e de cette vision véhiculée par son époque dont le discours identitaire participe à la construction même d'une discipline (Marin, 1993).

Au sein des interprétations et des travaux archéologiques, il est donc nécessaire d'identifier les discours « identitaires ». Joan W. Scott (1988a, p. 136), qui propose d'utiliser le genre en tant que catégorie d'analyse, considère que le genre est au cœur des systèmes symboliques et conditionne la manière dont le groupe va représenter le genre puis le mettre en pratique par le biais de règles sociales. Pour exemple, le langage, qui participe à la construction de notre propre subjectivité, amène à faire prévaloir une forme d'« identité sexuée ». Il pose les bases d'une perception sexuée et genrée de l'objet d'étude, aussi bien dans la formulation du sujet que dans le questionnement du chercheur.

En outre, J. W. Scott (1988a, p. 137) définit les « identités subjectives » en tant que « processus de différenciation et de distinction, exigeant la suppression des ambiguïtés et des éléments opposés afin d'assurer (créer l'illusion d') une cohérence et une compréhension communes ». Le discours « identitaire » genré fixe donc l'éternelle binarité du masculin et du féminin dans une conception de

ces sphères qui se prétend anhistorique, « aculturelle » et universelle, mais qui, en réalité, se réfère à nos propres systèmes symboliques contemporains et occidentaux. Elle développe également l'idée de concepts normatifs qui permettent de mettre en avant « des interprétations des sens des symboles, qui s'efforcent de limiter et contenir leurs possibilités métaphoriques » (Scott, 1988b, p. 141). Le discours devient porteur de normes, qui le légitiment en retour, et tendrait à rejeter des « possibilités alternatives » ainsi que d'autres champs de questionnements. Ces normes peuvent devenir consensuelles au sein de la discipline donnée. Enfin, J. W. Scott (1988b, p. 142) affirme la nécessité de contextualiser, de prendre en compte le politique, les institutions et l'organisation sociale dans les rapports de genre et le discours.

Pour identifier un discours « identitaire » genré et les idéologies auxquelles il contribue dans l'étude des statues-menhirs du Rouergue et du Haut-Languedoc, une attention poussée sera portée aux « termes de la différence sexuelle » et au « vocabulaire d'analyse » figurant dans les interprétations autour de ces représentations. Cette démarche, qui vise à une déconstruction du discours archéologique, permettra de détecter des biais d'analyse et de réfléchir à de nouvelles approches et formulations. Le cadre d'analyse actuel, qui n'envisage que deux genres, sera soumis à la critique avant d'être rompu pour tenter d'explorer différentes pistes qui se porteraient vers une approche non binaire. Dans le cadre de cet article, nous ne développerons que l'aspect spécifique aux formes que prennent les différents discours « identitaires » genrés.

2. LA DIFFÉRENCIATION GENRÉE DU MASCULIN ET DU FÉMININ POUR LES STATUES-MENHIRS DU ROUERGUE ET DU HAUT-LANGUEDOC

2.1. La violence et la masculinité

Les interprétations concernant l'image du guerrier demeurent un leitmotiv dans les interprétations archéologiques des statues-menhirs. Cette construction de l'identité masculine guerrière s'ancre également dans les découvertes funéraires concernant le Néolithique final et l'âge du Bronze. La découverte d'objets identifiés en tant qu'armes au sein des sépultures a contribué à façonner l'image d'une société guerrière et violente où le masculin est valorisé dans les pratiques funéraires et dans les registres symboliques (Lehoërff, 2018, p. 257-268). Olivier Lemerrier (2011) met en évidence la fréquence de plusieurs types d'armes dans des tombes campaniformes répertoriées en Europe : sur quatre-vingts sépultures inventoriées, 59 % ont livré des armes. Parmi ces tombes armées, il remarque aussi une tendance vers une association plus marquée entre les armes et les individus adultes et masculins, avec quarante sépultures masculines pour sept féminines. Parmi un grand nombre d'interprétations, les armes seraient l'apanage d'un « espace symbolique

masculin » où se dessineraient des « valeurs » et sur lesquelles se fonderait son « monopole, dans le cadre de la chasse, de l'affrontement » (Guilaine et Zamitt, 2001, p. 224). Nous prendrons deux textes de Jean Guilaine (2015, p. 106-107 et 2011, p. 228-230) pour illustrer cette construction. Le premier texte relie les statues-menhirs masculines à l'identification des attributs associés, tandis que le second texte aborde l'interprétation du culte des ancêtres (fig. 4).

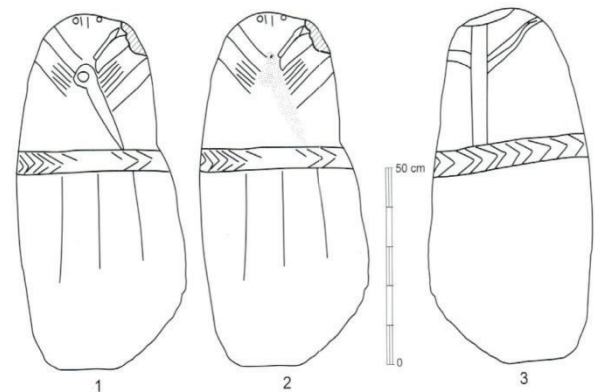


Fig. 4 – Statue-menhir de Lacoste (Broquiès, Aveyron), avec deux stades masculins successifs (d'après Maillé, 2010, p. 352).

Fig. 4 – Statue-menhir of Lacoste (Broquiès, Aveyron), showing two successive male stages (after Maillé, 2010, p. 352).

Tout d'abord, ces textes utilisent un vocabulaire spécifique qui lie masculinité et violence, avec l'homme aux armes. En effet, selon l'auteur, dès le premier Néolithique centre-européen, l'arme serait un moyen pour « distinguer certains sujets masculins et donc pour les positionner sur une échelle des individus » (Guilaine, 2015, p. 106). L'arme serait alors un « marqueur qualitatif » représentant le « mâle » qui a su se placer plus haut par rapport à certains individus. L'identité masculine se référerait à un socle de symboles qui invoquent l'idée de violence, de « faire couler le sang », de chasse, de guerre et, évidemment, de prestige.

Ainsi, pour J. Guilaine (2015, p. 106-107), c'est un « [...] sentiment de domination, de protection, de crainte, de risque, de mort [qui] émane de l'analyse des composantes iconographiques. Au fond, l'image magnifie pleinement un guerrier qui n'en est pas un dans la mesure où la société européenne de la fin du Néolithique ignore "armées" et mercenaires ».

J. Guilaine évoque tout à la fois l'aspect protecteur de cette masculinité affichée et la crainte, la domination et la mort qu'elle exerce sur autrui. Il prend son ressenti, sa subjectivité qu'il édifie en discours « identitaire » genré et normé. Ce n'est pas lui qui ressent la crainte, la « mort éminente », cette masculinité dominatrice, mais n'importe quel spectateur·trice face à ces représentations. Ce n'est pas sa propre interprétation qui magnifie l'image du guerrier, mais l'image qui magnifie le guerrier néolithique (fig. 5). En outre, J. Guilaine rapproche

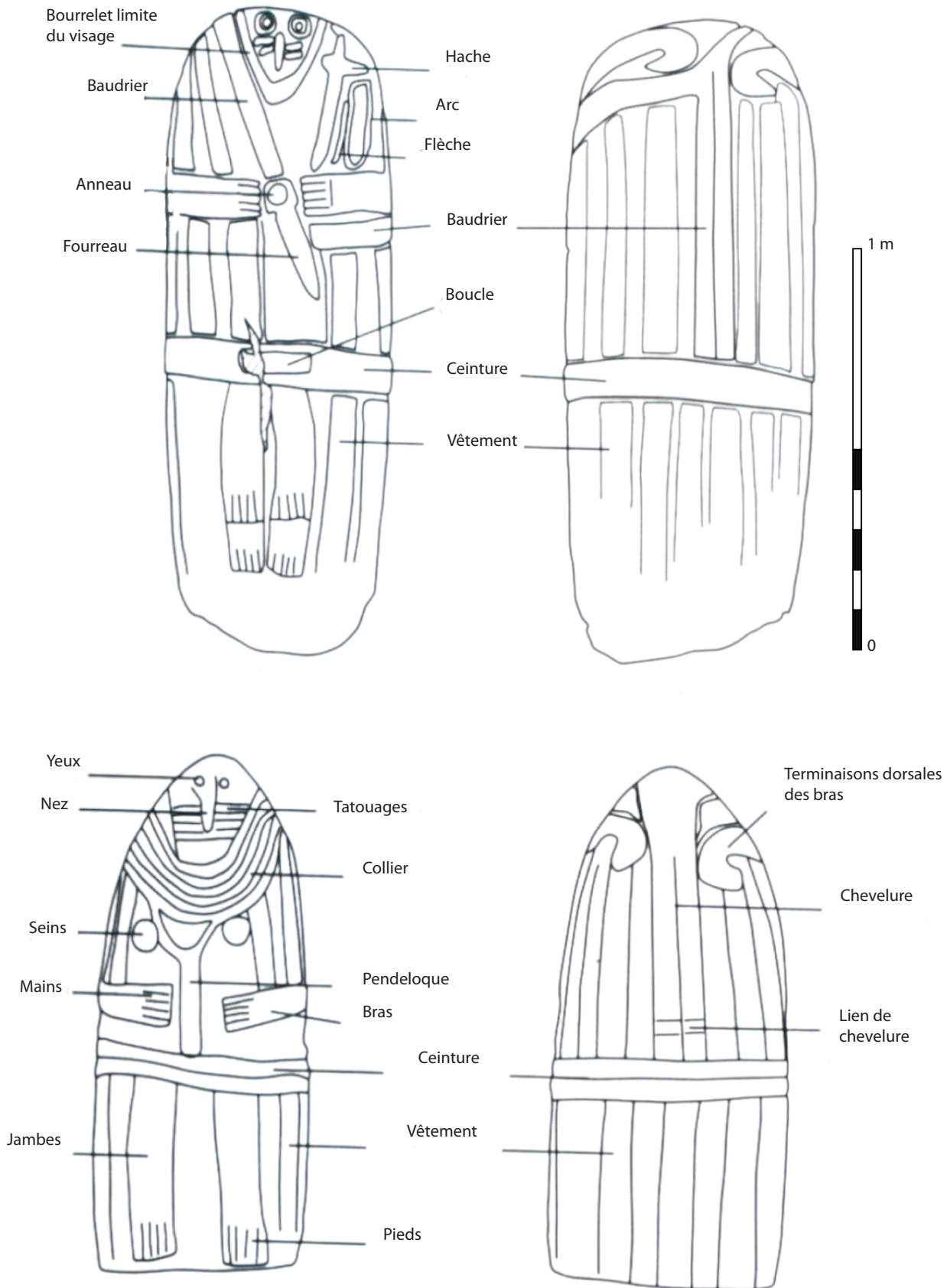


Fig. 5 – Description des caractères et des attributs des statues-menhirs rouergates et haut-languedociennes : en haut, statue-menhir féminine de Saint-Sernin ; en bas, statue-menhir de la Jasse du Terral 1 (d'après Maillé, 2010, p. 17).

Fig. 5 – Description of the characters and attributes of the statue-menhirs from Rouergue and Haut-Languedocien: top, female statue-menhir from Saint-Sernin; bottom, statue-menhir from Jasse du Terral 1 (after Maillé, 2010, p. 17).

ces stèles et statues-menhirs anthropomorphes d'un culte des ancêtres. Elles représenteraient des « fondateurs mythiques » masculins et les ascendantes les plus proches. Ces fondateurs seraient alors les « authentiques pères des lignages, ceux dont on se prétendait le descendant, les références basiques d'une filiation et le ciment du système de parenté », tandis que les ascendantes seraient « celles auprès desquelles on avait parfois vécu et dont on conservait ou entretenait la mémoire » et dont l'influence se limiterait à l'espace domestique (Guilaine, 2011, p. 228-229). Il ajoute que « rien ne dit que ces ancêtres bienfaiteurs n'étaient pas aussi des femmes ». Toutefois, certaines données archéo-ethnographiques semblent indiquer que les ancêtres masculins sont plutôt des héros fondateurs mythiques, éloignés dans le temps, tandis que les ancêtres féminins étaient davantage dans le réel et le temps proche : « C'était[en]t lors les ascendantes des générations précédentes dont le souvenir physique était conservé » (Guilaine, 2011, p. 230).

Il se réfère ainsi à un masculin originel, fondateur de la civilisation et de la culture qui érigent ces représentations. Il donne l'hypothèse d'un mode de transmission patrilinéaire, « ciment d'un système de parenté », tandis que les stèles et les statues-menhirs féminines demeureraient la représentation des femmes qui auraient suivi et qui feraient la transition entre ces pères « authentiques » et les générations suivantes. Elles permettraient d'entretenir la mémoire, sans en être à l'origine. Là encore, des présupposés patriarcaux semblent s'accoler à cette théorisation du culte des ancêtres.

J. Guilaine se place dans le cadre d'une masculinité hégémonique qui donne aux armes le rôle d'instruments de pouvoir. Le discours présuppose et se construit autour d'une binarité des genres (Gilchrist, 1999, p. 64-66), donnant l'hégémonie à la masculinité, la parant de sa « beauté unique », d'un « sentiment de domination, de protection, de crainte, de risque, de mort », de cette beauté « mâle » fatale, car prompt à faire couler le sang (Treherne, 1995, p. 106). Il donne à voir une célébration d'une masculinité virile et violente, voire une érotisation d'un corps idéal guerrier.

2.2. Un féminin naturalisé pour asseoir une approche binaire

Nous allons à présent évoquer deux études qui permettront d'éclairer la sphère iconographique féminine. Le chapitre sur le groupe rouergat d'André D'Anna, dans son ouvrage *Les statues-menhirs et stèles anthropomorphes du Midi méditerranéen* (1977), donne une analyse de la différenciation genrée des statues-menhirs permettant d'explorer et de déconstruire deux concepts perçus dans les textes archéologiques au sujet des statues-menhirs féminines : d'une part, l'utilisation du terme « sexe » dans la mise en place de l'analyse ; d'autre part, le fondement de la différenciation qui repose sur la « présence-absence ». Nous examinerons en outre, l'article de Gabriel Rodriguez (2015) qui se penche sur la théorisation d'un matriarcat par le biais de l'étude de ces statues-menhirs (fig. 6).

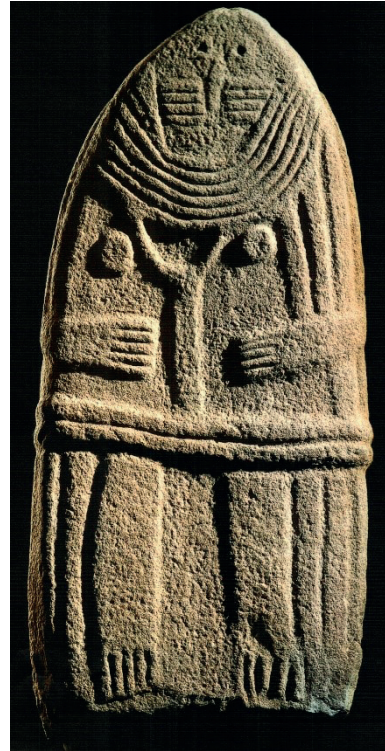


Fig. 6 – Statue-menhir de Saint-Sernin (Saint-Sernin-sur-Rance, Aveyron), côté face (d'après Philippon, 2002, p. 27).

Fig. 6 – Statue-menhir of Saint-Sernin (Saint-Sernin-sur-Rance, Aveyron), front side (after Philippon, 2002, p. 27).

A. D'Anna utilise la différenciation « sexe féminin » et « sexe masculin » dans son argumentation. Cette appellation de « sexe féminin » repose tout autant sur la description et l'analyse des « caractères anatomiques » de ces représentations que sur les attributs de l'un ou l'autre « sexe ». Une incertitude demeure néanmoins quant à la signification donnée à ce terme. L'argumentation mêle en effet genre et sexe pour ne faire qu'une seule et même entité. En définitive, le genre n'existe pas, seul le sexe naturalisé demeure. Par ailleurs, l'argumentaire repose sur une différenciation en termes de « présence-absence ». En effet, les représentations féminines se caractérisent par la présence de caractères anatomiques genrés, c'est-à-dire les seins, souvent associés à une longue chevelure – dont l'attribution au féminin pourrait d'ailleurs ressortir d'un impensé actuel, tandis que les représentations masculines sont caractérisées par l'absence de caractères anatomiques genrés. Ce raisonnement pourrait s'avérer juste. Cependant, un impensé est posé dans la définition même d'un caractère anatomique.

Dans cette catégorie, A. D'Anna (1977, p. 169-171) inclut les éléments représentés « figurant l'anatomie », c'est-à-dire le visage, les bras, les jambes, les mains, les pieds, les seins et la chevelure. Il semble y distinguer deux sous-catégories que sont les caractères anatomiques non genrés et ceux qui sont genrés. Dans le cas des statues-menhirs féminines, il précise que ces caractères anatomiques « peuvent réellement indiquer le sexe », tandis que les « caractéristiques dues à l'équipement et aux dif-

férents attributs ne seront utilisées qu'en tant que compléments » (D'Anna, 1977, p. 179). Deux conceptions découlent de cette classification. Tout d'abord, les caractères anatomiques genrés font appel à une représentation du corps « naturel », puisqu'ils sont issus du biologique et permettent donc de différencier le sexe représenté. La seconde conception considère que les attributs sont issus du corps social et qu'ils viennent renforcer les représentations anatomiques. Ils sont présents en tant que compléments du corps naturel, renforçant la représentation du sexe par celle du genre. Néanmoins, cette classification pose problème du fait même de la distinction entre caractères anatomiques et attributs.

En effet, selon Christine Détrez (2002), le corps représenté est une matérialisation d'un corps social, culturel, historique et politique. Les caractères dits « anatomiques » sont tissés dans une toile symbolique complexe où le signifiant, le caractère représenté, n'est plus seulement ce qu'il représente mais est assujéti au signifié, et donc au concept dont il se fait l'incarnation – la somme du signifiant et du signifié créant le signe (Barthes, 1957). Or, différencier les caractères anatomiques et les attributs contribue à faire une distinction entre deux corps (naturel et social) là où cette distinction n'a pas lieu d'être. Le corps mis en scène incarne un discours qui ne peut pas être différencié de son contexte social, historique, politique et culturel. Les caractères dits « anatomiques » ne peuvent pas être réduits à une naturalisation du corps représenté, mais ils doivent être vus comme constitutifs d'un système symbolique de représentation et comme prenant part à la construction d'un corps social, culturel et politique.

2.3. La théorie du matriarcat

G. Rodriguez (2015) développe un discours qui place les représentations féminines comme une manifestation d'un pouvoir matriarcal lors de l'histoire des populations saintponiennes. Son argumentation repose sur l'observation et l'interprétation des attributs genrés, sur le changement de genre de certaines statues-menhirs allant du masculin au féminin et sur une iconoclastie de certaines statues-menhirs masculines. Les attributs masculins feraient référence à une « symbolique patriarcale », dont l'attribut central en serait la pendeloque-poignard. Il associe cette symbolique patriarcale à un corps guerrier, un homme chasseur qui, comme nous l'avons vu précédemment, donne lieu à l'association masculinité-violence. Or, certaines statues-menhirs masculines à l'origine auraient subi un changement de genre pour devenir féminines. Ce changement de genre se manifesterait par l'ajout de seins et l'élimination, par martelage, de la pendeloque-poignard. Il serait, entre autres, le signe d'une « féminisation brutale [...] de certains monuments » et d'une « matriarcalisation forcée de la culture saintponienne » (Rodriguez, 2015, p. 357-363). Le phénomène de matriarcalisation se serait alors répandu tardivement du Haut-Languedoc jusqu'en Rouergue, dans le groupe des Treilles, où se trouveraient des statues-menhirs féminines « pures », c'est-à-dire où aucun changement de

genre ne serait visible (Rodriguez, 2015). De plus, l'iconoclastie de statues-menhirs qui demeurent uniquement masculines pourrait être le témoignage de cette matriarcalisation (Rodriguez, 2009). Des statues-menhirs ont en effet été abattues, d'autres « étêtées » (Picarel, Cacavel, la Bouscadié, Baïssas, les Jouglas, Montagnol ; fig. 7). Pour finir, G. Rodriguez avance également l'idée que le pouvoir matriarcal ne se serait pas maintenu. En effet, une masculinisation des statues-menhirs féminisées du Haut-Languedoc pourrait indiquer le retour à un pouvoir patriarcal.

Cette interprétation de la mise en place d'une société matriarcale sur un laps de temps donné chez les populations saintponiennes soulève la problématique suivante : comment le matriarcat est-il défini dans ce discours ? Aucune définition claire du matriarcat et de ses manifestations n'est donnée par l'auteur. Aussi faut-il tenter d'identifier les manifestations qu'il considère comme appartenant à une forme de matriarcat. D'après G. Rodriguez, deux sphères symboliques se confronteraient au



Fig. 7 – Statue-menhir étêtée de Baïssas (Le Bez, Tarn), de face (cliché M. Maillé in Rodriguez, 2015, p. 358).
Fig. 7 – Headless statue of Baïssas (Le Bez, Tarn), front side (photo M. Maillé in Rodriguez, 2015, p. 358).

sein de la statuaire mégalithique du Haut-Languedoc et du Rouergue : une sphère symbolique masculine et patriarcale, et une sphère féminine et matriarcale. La sphère symbolique patriarcale se manifesterait par la représentation d'un corps masculin normé, dont les attributs seraient l'expression d'un pouvoir guerrier et de la symbolique autour du « chasseur ». La sphère symbolique matriarcale, quant à elle, se manifesterait par la représentation d'un corps féminin, lui aussi normé, qui se caractériserait avant tout par l'ajout de seins sur un corps originellement masculin, ainsi que par l'ablation du symbole viril qu'incarnerait la pendeloque-poignard. À cette représentation du corps féminin peuvent s'ajouter des attributs qui participeraient à construire le corps social du féminin et la sphère symbolique du matriarcat : le collier, la ceinture sans boucle, la pendeloque en Y, etc.

Mais la question de la définition même du modèle de société matriarcale demeure. Les prérequis qui permettraient d'identifier une société matriarcale ne sont pas présentés. L'organisation politique et sociale qui aurait produit ces manifestations n'est pas définie, pensée, caractérisée à l'aune de l'anthropologie. L'analyse et l'interprétation de manifestations ne reposent alors que sur des présupposés. G. Rodriguez part sans doute du principe que le lecteur ou la lectrice connaît ce qui caractérise une société matriarcale, que le matriarcat est un concept qui demeure facile à saisir, qui va de soi et dont l'explication n'est pas nécessaire.

Dans cette interprétation, il semblerait que le matriarcat soit perçu comme une prise de pouvoir des femmes sur le politique ou/et le religieux et qui serait advenu de manière « brutale » et « forcée ». De quelles femmes parle-t-on ? Cette prise de pouvoir se serait-elle produite au sein des classes dominantes ou dans toutes les strates de la société, se répercutant sur le mode de vie de ces populations ? Quand ? Comment ? Est-il possible de relier cette interprétation avec des niveaux précis et datés dans les sites à proximité ? A-t-on observé des niveaux de destruction qui pourraient enrichir ce champ de réflexion quant à une « matriarcalisation forcée » et, semble-t-il, violente ?

De nombreuses questions et problématiques restent en suspens, dont la définition même du matriarcat. Pour le Paléolithique supérieur, l'idée d'un matriarcat originel a longtemps été débattue dans certains milieux de l'archéologie. Dès le XIX^e siècle, Johan Jakob Bachofen (1861) défend le concept de matriarcat dans son ouvrage *Le droit maternel*. Il y expose l'hypothèse d'un matriarcat primitif et originel qui précéderait les civilisations patriarcales. La « genèse des formes sociales » se diviserait selon lui en quatre stades : « la communauté primitive des femmes », « le droit de la mère », « l'amazonat » et « le droit du père ». Le matriarcat, comme il l'entend, se produit dans le deuxième stade, celui de la « gynécocratie », quand les femmes refusent leur appropriation sexuelle par les hommes et conservent une transmission matrilineaire. Cette forme de matriarcat évoluerait ensuite vers l'amazonat, où les femmes deviendraient guerrières, Amazones (Cohen, 2003, p. 92-99). En 1931, Piotr P. Efimenko

publie un article intitulé « Signification de la femme à l'époque aurignacienne », où il expose l'idée d'une société dominée par les « femmes-mères » et évoque une idéologie matriarcale qui engloberait le spirituel, le social et l'économie de ces cultures. Il fait reposer cette théorie sur l'observation et l'interprétation des représentations féminines de cette période. Lui aussi défend un matriarcat originel (Cohen, 2003, p. 107-112). Or, une grande partie des interprétations autour du matriarcat font disparaître cette forme de société à partir du Néolithique, avec l'arrivée de l'agriculture, de l'appropriation des ressources et de la violence. Cependant, d'autres théories fleurissent également, comme celle de la « révolution des symboles » portée par Jacques Cauvin. L'agriculture ferait place à une nouvelle manière de voir le spirituel qui s'associerait à l'image d'une « déesse-mère » (Cauvin, 1998 ; Guilaine, 2015, p. 134-135). À partir des années 1960, James Mellaart et Marija Gimbutas défendent l'idée d'une « Grande Déesse », dont la manifestation se ferait par les statuettes féminines paléolithiques et néolithiques, qui aurait perduré jusqu'au début de l'âge du Bronze (Mellaart, 1967 ; Gimbutas, 1991 ; Cohen, 2003, p. 112-115). Néanmoins, la définition même de matriarcat dans ces théories demeure floue et se rattache à des représentations féminines abordées de manière non contextuelle, voire « anhistorique ». Aussi, est-il nécessaire d'aborder le matriarcat en archéologie avec l'appui des travaux ethnologiques sur le sujet.

Heide Goettner-Abendroth (2018) s'est ainsi efforcée de théoriser le concept de société matriarcale et d'établir une méthodologie et une approche structurale sur un grand nombre d'ethnies à travers le monde. Elle ne définit pas le matriarcat comme une société patriarcale inversée, mais comme une société égalitaire. Pour elle, « les sociétés matriarcales sont des sociétés de réelle égalité entre les sexes ; cela concerne la contribution sociale de l'un et de l'autre – et même si les femmes sont au centre de la société, ce principe gouverne la vie sociale et la liberté des deux sexes. Les sociétés matriarcales ne doivent absolument pas être considérées comme l'image inversée des sociétés patriarcales – où les femmes détiendraient le pouvoir à la place des hommes, comme dans le patriarcat – puisqu'elles n'ont jamais eu besoin des structures hiérarchiques du patriarcat » (Goettner-Abendroth, 2018, p. 9). Elle propose de construire une « définition structurale » des sociétés matriarcales, qui reposerait sur quatre niveaux d'interprétation : économique, social, politique et spirituel/culturel. L'économie de ces sociétés se fonderait sur le partage des biens par les femmes, garantes d'une « économie de partage [...] fondée[s] sur la circulation des dons ». Ces sociétés se définiraient par des « sociétés horizontales et non hiérarchisées de parenté matrilineaire ». Ensuite, elles seraient des « sociétés égalitaires fondées sur le consensus » dans le sens où le lieu de prise de décision collective serait la « maison clanique », que ce soit à l'échelle locale ou régionale. Pour finir, elle rattache à ces sociétés le culte d'une divinité féminine qui aurait créé le monde et dont l'émanation rendrait celui-ci divin (Goettner-Abendroth, 2018, p. 19-20).

En outre, d'autres points de vue soulignent la variabilité des organisations sociales dans lesquels les systèmes de mariage et de filiation (matrilocalité et matrilinearité) mettent en avant les femmes. Les études contenues dans l'ouvrage collectif *Une maison sans fille est une maison morte*, dirigé par Nicole-Claude Mathieu, illustrent ainsi cette multiplicité des cas. Plusieurs caractéristiques sont relevées pour définir ces sociétés : l'importance de « produire » des filles au sein de la maison pour maintenir les systèmes matrilineaires ; une dominance masculine moins forte et au pouvoir limité à certaines sphères ; une conscience de groupe sexuée entraînant une solidarité entre les femmes, etc. Ces sociétés sont souvent en lien avec des systèmes de mariages matrilocaux (où le couple marié réside dans le village des parents de la femme ou à proximité). Un pouvoir masculin important peut y être constaté, par exemple en matière politique et territoriale, mais la domination masculine y est généralement moins forte et, dans certains cas, on s'approche de l'égalité entre les sexes (Mathieu, 2007).

Ces théorisations permettent donc de soulever plusieurs points manquants dans l'hypothèse du matriarcat donnée par G. Rodriguez. En effet, elles témoignent de la complexité des formes que prennent les sociétés, tributaires d'un contexte historique, géographique, économique, etc., et que les archéologues doivent prendre en compte dans l'établissement d'interprétations des formes de société. De plus, des présupposés se produiraient dans la construction de ces interprétations, notamment autour du matriarcat. Ils surviendraient par exemple dans la manière de juger « la relation entre les sexes dans les cultures matriarcales selon les formes et les normes du patriarcat » (Goettner-Abendroth, 2018, p. 24-25). Ainsi, G. Rodriguez semble définir le matriarcat comme une forme de patriarcat inversé. Le pouvoir est aux femmes, et elles s'en emparent avec violence. Il transfère ainsi les valeurs auparavant offertes aux hommes-guerriers et chasseurs vers les femmes afin qu'elles puissent prendre le pouvoir et s'imposer de manière « forcée » et « brutale ». Les genres sont certes inversés, mais les valeurs qui semblent associées aux hommes perdurent dans l'imposition de cette nouvelle forme de société.

D'autres présupposés peuvent être également retenus dans les interprétations en archéologie. Ainsi, une idée préconçue serait d'associer les sociétés matriarcales à des « périodes transitoires historiquement imprécises » ou encore de les tenir pour des « exceptions historiques ». Il est intéressant d'établir un parallèle avec la théorie de G. Rodriguez qui place l'imposition d'un pouvoir matriarcal en tant que transition entre un pouvoir patriarcal originel et un retour à une société patriarcale qui tendrait de revenir à son « origine masculine ». Le matriarcat demeure alors une exception soudaine et brève.

Ce présupposé en appelle un autre qui accorde à des « premiers patriarcats » la primauté d'une société originelle et des « réalisations culturelles des sociétés matriarcales ». Là encore, l'interprétation qui est donnée du changement de genre des statues-menhirs se fait dans le sens unique d'une féminisation des représentations, puis d'une

« re-masculinisation » de ces statues-menhirs féminisées (M → F → M). La règle serait donc de considérer que ces changements de genre auraient toujours été effectués à partir de statues-menhirs masculines, à l'unique exception de la statue des Vignals, une statue-menhir féminine masculinisée. Néanmoins, plusieurs spécialistes, dont M. C. Peeters, se positionnent à contre-courant de cette interprétation. Il défend l'idée que des « inversions de genre » seraient envisageables, et cela dans les deux sens. Il existerait également des modifications des statues-menhirs sans lien avec le genre dans la représentation anthropomorphe (exemple des statues-menhirs de Jouvayrac, de Balaguier et de Gruasse 2 ; Peeters, 2005, p. 126 ; Jallot, 2022, p. 19-22).

La théorie du matriarcat saintponien est une interprétation intéressante qui permet d'explorer de nouvelles problématiques au sein de la discipline. Elle permet d'ouvrir un nouveau champ de probabilités, liant genre et pouvoir. Néanmoins, toute interprétation doit passer par une déconstruction des présupposés et des impensés genrés qui la traversent, tout aussi séduisante qu'elle soit.

3. AU-DELÀ D'UNE NORME ICONOGRAPHIQUE BINAIRE ?

3.1. Un troisième groupe d'attributs, de caractères et de statues-menhirs : un groupe iconographique non binaire ?

Un troisième groupe de caractères et d'attributs agénrés ou neutres permettrait de relier les sphères iconographiques féminines et masculines (Anstett et Gélard, 2012). Ce groupe réunit des caractères tels que le nez, les bras, les jambes, les orteils, les doigts, etc. et des attributs comme le vêtement, la ceinture ou des signes soléiformes. En effet, ces caractères, signes et attributs seraient représentés quel que soit le genre, masculin, féminin ou autre. Ce groupe dit « agénré » se démarque par une absence de discours genré à son propos. Il ne sert pas la construction du genre interprété, mais seulement la représentation dans son caractère anthropomorphe (tabl. 1).

Ce troisième groupe permettrait d'interroger la perméabilité des sphères symboliques du féminin et du masculin et d'ouvrir de nouveaux champs de réflexion qui lieraient ces deux sphères plutôt que de les opposer. Une autre approche ternaire serait également possible : Luc Jallot (2022) propose ainsi d'aborder les attributs et les caractères genrés selon leur « coexistence simultanée » au sein des représentations. Les attributs ne seraient plus vus comme étant signes du masculin ou du féminin, mais en tant que porteurs de significations imbriquées et interdépendantes qui permettraient de construire le « signe » à proprement parlé. Dans cette sphère du neutre, l'absence de caractères anthropomorphes pourrait être incluse. Le visage peut ainsi être totalement absent de la représentation. Mais, quelles significations tire-t-on de cette absence lorsqu'elle est volontaire ? A. D'Anna

Groupe 1 (masculin)
Baudrier
« Objet »
Hache-marteau
Arc
Flèche
Bouche de ceinture (?)
Crosse (?)
Jambes jointes (?)
Groupe 2 (féminin)
Collier à plusieurs rangs
Pendeloque en Y
Chevelure
Seins
Crosse (?)
Jambes disjointes (?)
Groupe 3 (agenré ou neutre)
Vêtement
Ceinture
Pieds
Bras
Mains
Jambes (?)
Prolongement dorsal des bras
Tatouages/Scarifications
Signes soléiformes
Yeux
Nez
Visage
Cupules
Crosse (?)
Masque

Tabl. 1 – Les différents groupes d'attributs et de caractères des statues-menhirs, selon leur assignation à un genre ou non (d'après D'Anna, 1977 ; Serres, 1997 ; Peeters, 2005 ; Rodriguez, 2009, p. 70-71 ; Maillé, 2010 ; Bordreuil et Bordreuil, 2015 ; Masson Mourey, 2019 ; Banabera, 2021 ; Jallot, 2022).

Table 1 – *Groups of attributes and characters of the statues-menhirs, according to their attribution to a gender (after D'Anna, 1977; Serres, 1997; Peeters, 2005; Rodriguez, 2009, p. 70-71; Maillé, 2010; Bordreuil, 2012; Masson Mourey, 2019; Banabera, 2021; Jallot, 2022).*

(1977, p. 69-71) avance l'hypothèse selon laquelle le visage aurait pu être représenté par des matières périssables, c'est-à-dire probablement peint. Le visage est le plus fréquemment signifié par les yeux, tandis que le nez et la bouche sont plus rares, voire totalement absents, comme le sont les oreilles. Or, l'absence du sexe est également à retenir sur ces représentations. A. D'Anna note ainsi que cette absence serait synonyme d'une absence

de signification, de discours au sein de la représentation globale. Elle induirait l'absence d'un symbolisme autour de la fertilité (D'Anna, 1977, p. 69). L'absence de sexe, comme celle de la bouche ou des oreilles, pourrait signifier une référence à des personnages du passé, morts depuis longtemps. Quand on est mort, est-il besoin de se signifier par son sexe ? Cette absence matérialiserait alors le passage dans un « monde » où les « relations sociales, physiques et reproductives n'existent plus » (Maillé, 2010, p. 214).

3.2. Les statues-menhirs transgenres : un champ d'interprétation ouvert

Au sein de l'inventaire rouergat et haut-languedocien, seize statues-menhirs sortent du champ d'interprétation binaire, masculin ou féminin (Maillé, 2010 ; Maillé et Serres, 2012 ; Maillé, 2015 ; fig. 8). Ces statues-menhirs auraient connu différents états successifs visibles par des changements de genre, échelonnés dans le temps. Ainsi, elles questionnent le discours même de l'archéologie sur le passage d'un genre à l'autre qu'elles seraient censées impliquer. Sont-elles le résultat d'une réutilisation du support sur plusieurs siècles ? Tendent-elles à représenter des êtres non binaires dont la symbolique s'exprime par une utilisation d'attributs et de caractères composites, provenant à la fois de la sphère féminine et de la sphère masculine ? La présence d'attributs considérés à la fois comme masculins et féminins, qu'ils soient contemporains les uns des autres ou échelonnés dans le temps, permet de soulever le problème de l'étanchéité entre la sphère féminine et la sphère masculine. La manifestation de ces deux sphères donne à penser qu'il n'existe pas de limite nette entre celles-ci, puisqu'elles peuvent être représentées sur un même support. Les représentations passent du féminin au masculin ou du masculin au féminin par l'ablation d'un attribut, l'ajout de seins, etc., en brouillant la distinction binaire que les interprétations des archéologues en ont faite (fig. 9).

Judith Butler (2016, p. 17) définit le terme « transgenre » comme le passage d'un genre à un autre. Ce passage se ferait entre les genres masculin et féminin, allant d'un pôle binaire à un autre. A contrario, Paul B. Preciado (2019) fait l'éloge de la pensée de la traversée, de la « fluidité des incarnations successives [...] d'un corps en dehors de la binarité sexuelle ». Le mot « transgenre » inclurait également l'idée de cultiver le changement en soi-même, en tant qu'identité (Preciado, 2019, p. 32). Kate Bornstein (1996) perçoit, quant à elle, l'idée de transgenre non pas en tant que « troisième genre », mais bien en tant que « mode de passage entre les genres », « une figure transitionnelle du genre qui n'est pas réductible à l'insistance normative sur l'un ou le deux » (Bornstein, 1996). Clovis Maillé (2016, p. 16), lorsqu'il aborde les transidentités au Moyen Âge, inclut dans la désignation « transgenre » « un grand nombre de réalités et d'autodéterminations, pour désigner des personnes ayant durablement changé de genre au cours de leur existence ». Cette

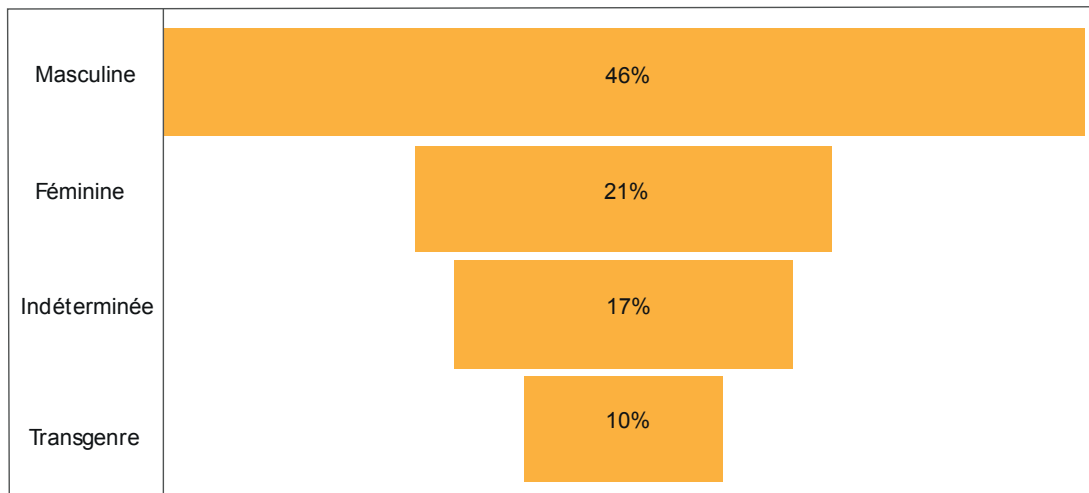


Fig. 8 – Répartition des catégories d’analyse au sein du corpus général des statues-menhirs du Rouergue et du Haut-Languedoc (d’après Maillé, 2010 ; Maillé et Serres, 2012 ; Gascó et Maillé, 2015 ; Maillé, 2015 ; Banabera, 2021).

Fig. 8 – Distribution of analysis categories within the general corpus of statue-menhirs from Rouergue and Haut-Languedoc (after Maillé, 2010; Serres and Maillé, 2012; Gascó and Maillé, 2015; Maillé, 2015; Banabera, 2021).

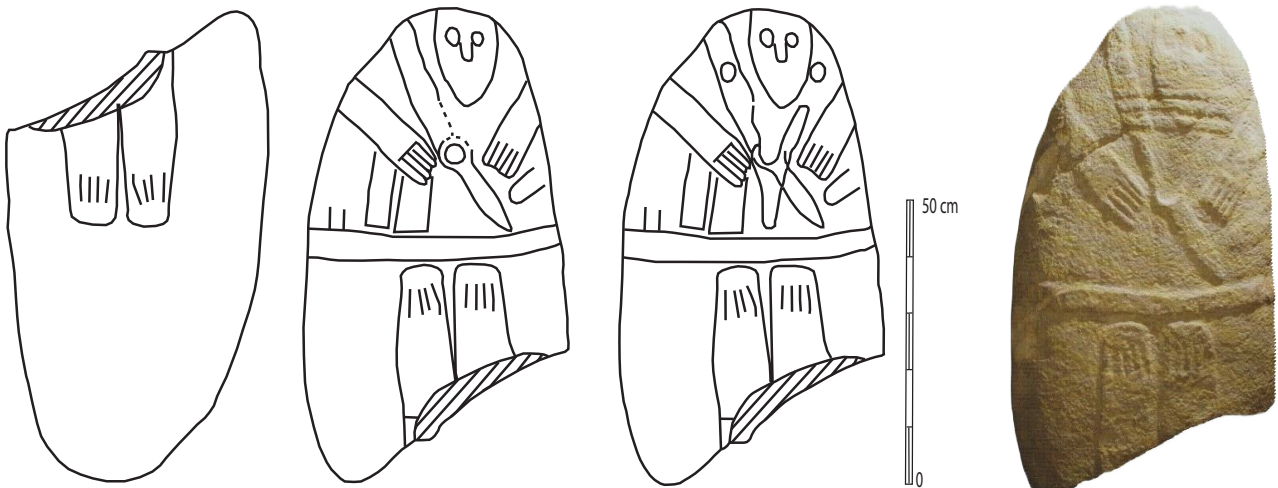


Fig. 9 – Statue-menhir de Balanguier (Balanguier-sur-Rance, Aveyron; dessin J.-P. Servelle in Jallot, 2022).

Fig. 9 – Statue-menhir of Balanguier (Balanguier-sur-Rance, Aveyron; drawing J.-P. Servelle in Jallot, 2022).

désignation permet ainsi de prendre en compte la grande fluidité des genres et échappe au prisme du passage d’un genre binaire à un autre.

Ainsi, la désignation « transgenre » en tant que catégorie genrée au sein de l’inventaire rouergat et haut-languedocien accorde une plus grande flexibilité pour caractériser cette catégorie et pour prendre en compte une fluidité des genres qui ne se limite pas au passage d’un pôle binaire à un autre, ni à la présence simultanée de caractères de genre féminin et de genre masculin au sein d’une même représentation. Cette désignation justifie l’inclusion de divers modes de représentation genrés et les différentes possibilités d’interprétation qui joueraient avec la porosité des genres ou non. Ce terme permet donc d’englober les représentations identifiées comme « transsexuelles » et « androgynes », sans exclure d’autres possibilités de représentativité des genres.

Cependant, cette désignation est à dissocier de l’idée des transidentités perçues et définies dans notre société. L’expression du genre (apparence, vêtements, attitudes, attributs, signes sociaux, etc.) n’est pas systématiquement liée à l’identité de genre des individus ; au contraire, elle peut s’en distinguer. Mais la discipline archéologique ne permet pas d’avoir accès à la perception des identités individuelles, mais seulement aux manifestations du genre au sein de normes iconographiques et des supports spécifiques.

Ces représentations permettent néanmoins d’explorer le concept de « troisième genre », la relation qui peut être faite avec la « transformation sociale » des corps et l’idée d’une « fluidité des genres » (Saladin D’Anglure, 1986 ; Butler, 2016). Cette fluidité pourrait créer des genres alternatifs, composites, qui questionneraient le point de vue binaire apposé à ces représentations.

3.3. Le genre dans l'espace

Les statues-menhirs transgenres se doivent d'être étudiées au sein du corpus général des statues-menhirs du Rouergue et du Haut-Languedoc en étant liées aux autres catégories créées, genrées ou non. Aussi, l'étude spatiale des statues-menhirs transgenres sur le territoire rouergat est indissociable de la répartition spatiale des autres catégories de statues-menhirs sur ce territoire (Vale, 2019). D'autres chercheur·e·s ont ainsi entamé des études spatiales de ce groupe statuaire, dont M. Maillé (2010) qui s'est concentré notamment sur les styles statuaire (techniques de représentation, matériaux utilisés, etc.) au sein de ce groupe particulier. M. C. Peeters (2005) s'est quant à lui intéressé à la répartition géographique de certaines normes iconographiques sur le territoire rouergat, comme les jambes jointes et disjointes, et aux différences culturelles subsistant au sein de ce groupe statuaire. Il met ainsi en évidence que le groupe rouergat et haut-languedocien n'est pas un groupe uniforme, mais possède des particularités territoriales dans les normes iconographiques et les techniques de représentation. Ainsi, entamer une étude spatiale sur les catégories genrées (et non genrées) des statues-menhirs du Rouergue et du Haut-Languedoc permettrait d'observer et de tenter d'interpréter le traitement des genres des représentations. Sommes-nous face à un traitement uniforme du genre, avec des normes iconographiques identiques sur tout le territoire ? Distingue-t-on des particularités territoriales ? Peut-on distinguer des espaces genrés, c'est-à-dire dédiés à la représentation d'un seul genre représenté ? Ou remarque-t-on des espaces mixtes, sans aucune « spatialité genrée » ?

CONCLUSION

Pour conclure, les attributs et les représentations des statues-menhirs du Rouergue et du Haut-Languedoc ont généré un discours « identitaire » genré qui se base avant tout sur la distinction entre sphère féminine et sphère masculine. En effet, les interprétations issues de la littérature archéologique véhiculent un point de vue binaire qui oppose une iconographie masculine à une iconographie féminine. En divisant le corpus des statues-menhirs en deux groupes distincts, avec d'un côté les statues-menhirs féminines et de l'autre les statues-menhirs masculines, les chercheur·e·s se réfèrent à cette même division au sein de leurs interprétations. Or, ces discours « identitaires » genrés tendent à mettre à l'honneur un point de vue androcentré quant aux interprétations concernant le système et le mode de vie de ces sociétés mégalithiques. Cet androcentrisme est perceptible dans le langage utilisé par les chercheur·e·s, par le recours à un vocabulaire guerrier et par une tendance à positionner le masculin, l'homme en tant que représentant de l'universel. À un large champ d'interprétations du masculin s'oppose un champ restreint d'interprétations de la sphère féminine. Or, le discours sur cette sphère tend à construire un féminin essentialisé,

naturel. Il justifie un déterminisme de genre au moyen d'associations qui s'entre-valident dans un point de vue binaire. De plus, au sein des discours « identitaires » genrés, des impensés sont décelables à travers des préconçus qui entravent la formation de définitions et de termes au sein de la réflexion des chercheur·e·s.

De nouvelles pistes de réflexion peuvent être ainsi proposées afin de s'extraire de cette approche binaire. En effet, il est possible d'explorer les pistes de recherche autour d'un troisième groupe de caractères et d'attributs agenrés qui relierait les sphères iconographiques du féminin et du masculin. Ce champ d'étude permettrait ainsi d'interroger la perméabilité de ces deux sphères. L'opportunité nous est donnée d'approfondir une approche ternaire au sein de nos recherches, que ce soit dans l'étude des statues-menhirs transgenres, dans celle de la « coexistence simultanée » des attributs et des caractères genrés au sein des représentations (Jallot, 2022) ou dans la spatialité des genres.

Remerciements : Je tiens à remercier O. Lemerrier, professeur à l'université Paul-Valéry Montpellier 3, qui a été mon directeur durant ces deux années de master, pour l'aide qu'il a fournie et la rigueur qu'il a voulu me transmettre. Je le remercie pour sa disponibilité et ses conseils avisés.

Je remercie M. Maillé, membre associé du laboratoire Traces, pour sa disponibilité, les échanges et les débats autour de nos points de vue et pour ses recherches qui ont été d'une grande aide pour les miennes.

J'adresse mes remerciements à G. Rodriguez pour avoir pris le temps de me recevoir et d'échanger sur ses travaux, pour avoir répondu à mes questions ainsi que pour m'avoir prêté plusieurs ouvrages.

Je remercie infiniment Aurélien Pierre, directeur des musées de Rodez agglomération et du musée Fenaille, ainsi que Myriam Gayraud, responsable d'accueil et de commercialisation au musée Fenaille, pour leur accueil et pour m'avoir donné accès à la documentation du musée.

Je remercie grandement Benoît Ode, ingénieur d'études au service régional d'archéologie du Languedoc-Roussillon, pour son soutien indéfectible, du début de mes études en archéologie jusqu'à la réalisation de cet article.

Juliette BANABERA

Doctorante

Université Paul Valéry Montpellier 3

UMR 5140 ASM

Equipe SPP

juliette.banabera@yahoo.com

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AMBERT P. (1998) – Réflexions sur la chronologie des statues-menhirs de l'aire Saintponienne. Relation entre objets réels et objets figurés, *Archéologie en Languedoc*, 22, p. 193-205.
- AMBERT P. (2003) – Défense et illustration du Néolithique récent du Languedoc central, plus particulièrement de celui de la région Saint-Pons-Lodève, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 100, 2, p. 357-374.
- ANSTETT É., GÉLARD M.-L. (2012) – Introduction : le genre et ses objets, in É. Anstett et M.-L. Gélard (dir.), *Les objets ont-ils un genre ? Culture matérielle et production sociale des identités sexuées*, Paris, Armand Colin, p. 9-14.
- BACHOFEN J. J. (1861) – *Le droit maternel. Recherches sur la gynécocratie de l'Antiquité dans sa nature religieuse et juridique*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1996, 1373 p.
- BARTHES R. (1957) – *Mythologies*, Paris, Le Seuil, 274 p.
- BEAUVOIR S. de (1949) – *Le deuxième sexe*, tome 1 *Les faits et les mythes*, Paris, Gallimard, 416 p.
- BANABERA J. (2021) – *Statues-menhirs du Rouergue et du Haut-Languedoc : représentations genrées, expression de l'individualité et iconographie non binaire en Néolithique final*, mémoire de maîtrise, université Paul-Valéry Montpellier 3, Montpellier, 181 p.
- BÉLARD C. (2020) – Genre, corps, sexe... et matérialité : quand les sciences sociales questionnent l'objet « féminin » ou « masculin » en archéologie, in I. Algrain (dir.), *Archéologie du genre. Construction sociale des identités et culture matérielle*, Bruxelles, Université des femmes, p. 21-40.
- BORDREUIL M.-C., BORDREUIL M. (2015) – Les pierres levées et statues-menhirs néolithiques porteuses de cupules, dans le midi de la France, in G. Rodriguez et H. Marchesi (dir.), *Statues-menhirs et pierres levées du Néolithique à aujourd'hui*, actes du 3^e colloque international sur la statuaire mégalithique (12-16 septembre 2012, Saint-Pons-de-Thomières), Montpellier - Saint-Pons-de-Thomières, direction régionale des affaires culturelles Languedoc-Roussillon-Groupe archéologique du Saint-Ponais, p. 407-422.
- BORNSTEIN K. (1996) – *Gender Outlaw: On Men, Women and the Rest of Us*, Londres-New York, Routledge, 320 p.
- BUTLER J. (2016) – *Défaire le genre*, Paris, éditions Amsterdam, 392 p.
- CAUVIN J. (1998) – *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture. La révolution des symboles au Néolithique*, Paris, Flammarion, 312 p.
- COHEN C. (2003) – *La femme des origines. Images de la femme dans la Préhistoire occidentale*, Paris, Herscher, 192 p.
- COSTANTINI G. (2002) – La vie quotidienne au temps des statues-menhirs, in A. Philippon (dir.), *Statues-menhirs, des énigmes de pierres venues du fond des âges*, Rodez, Éditions du Rouergue, p. 114-147.
- D'ANNA A. (1977) – *Les statues-menhirs et stèles anthropomorphes du Midi méditerranéen*, Paris, éditions du CNRS, 277 p.
- DETREZ C. (2002) – *La construction sociale du corps*, Paris, Le Seuil, 257 p.
- EFIMENKO P. P. (1931) – Signification de la femme à l'époque aurignacienne, *Goszodarstvennoj Aka-demii istorii material'noj kul'tury*, 11, p. 3-4.
- FOUCAULT M. (1976) – *Histoire de la sexualité*, tome 1 *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 213 p.
- GILCHRIST R. (1999) – *Gender and Archaeology. Contesting the Past*, Londres, Routledge, 208 p.
- GIMBUTAS M. (1991) – *The Civilization of the Goddess: The World of Old Europe*, San Francisco, Harper Collins, 529 p.
- GOETTNER-ABENDROTH H. (2018) – *Les sociétés matriarcales. Recherches sur les cultures autochtones à travers le monde*, Paris, Des femmes-Antoinette Fouque, 570 p.
- GUILAINE J. (2011) – *Cain, Abel, Ötzi. L'héritage néolithique*, Paris, Gallimard, 284 p.
- GUILAINE J. (2015) – *La seconde naissance de l'homme*, Paris, Odile Jacob, 200 p.
- GUILAINE J., ZAMITT J. (2001) – *Le sentier de la guerre. Visages de la violence préhistorique*, Paris, Le Seuil, 384 p.
- HÉRITIER F. (2006) – Le corps dans le corset du sens, *Champ psychosomatique*, 42, p. 39-54.
- HERMET abbé (1899) – Statues-menhirs de l'Aveyron et du Tarn, *Extrait du Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 39 p.
- JALLOT L. (2022) – Un genre de « troisième sexe » ? Hybridation sexuelle, statues-menhirs et sociétés genrées, in P. Le Roux, A. Adelaar et B. Moizo (dir.), *Bornéo à cœur. Hommage à Bernard Sellato, argonaute de la forêt tropicale*, Paris, Le Murmure, 1083 p.
- LAQUEUR T. (1990) – *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, Paris, Gallimard, 520 p.
- LAUFER L., ROCHEFORT F., (2014) – *Qu'est-ce que le genre ?*, Paris, Payot et Rivages (Petite bibliothèque Payot), 315 p.
- LEHOËRFF A. (2018) – *Par les armes. Le jour où l'homme inventa la guerre*, Paris, Belin, p. 243-264.
- LEMERCIER O. (2011) – Le guerrier dans l'Europe du III^e millénaire avant notre ère. L'arc et le poignard dans les sépultures individuelles campaniformes, in L. Baray, M. Honégger et M.-H. Dias-Meirinho (dir.), *L'armement et l'image du guerrier dans les sociétés anciennes. De l'objet à la tombe*, actes de table ronde (4 et 5 juin 2009, Sens), Dijon, Éditions universitaires de Dijon, p. 121-165.
- MAILLÉ M. (2010) – *Hommes et femmes de pierre : statues-menhirs du Rouergue et du Haut-Languedoc*, Toulouse, Archives d'écologie préhistorique, 538 p.
- MAILLÉ M. (2011) – Les statues-menhirs rouergates : approches chronologiques, *Documents d'archéologie méridionale*, 34, p. 13-19.
- MAILLÉ M. (2015) – Découverte d'une importante stèle, le Planet (Fayet) et de deux nouvelles statues-menhirs, la Bastide

- (Laval-Roquecèzière) et Castor (Coupiac), *Cahiers d'archéologie aveyronnaise*, 28, p. 20-31.
- MAILLÉ M., GASCÓ J. (2015) – À propos de la fouille datée de menhirs et de statues-menhirs en place : les exemples de Montalet (Lacaune, Tarn) et de Saint-Bauzille (Les Verrières-de-Moussans, Hérault), in G. Rodriguez et H. Marchesi (dir.), *Statues-menhirs et pierres levées du Néolithique à aujourd'hui*, actes du 3^e colloque international sur la statuaire mégalithique (12-16 septembre 2012, Saint-Pons-de-Thomières), Montpellier, direction régionale des affaires culturelles du Languedoc-Roussillon et Saint-Pons-de-Thomières, Groupe archéologique du Saint-Ponais, p. 407-422.
- MAILLÉ M., SERRES J.-P. (2012) – Deux nouvelles statues-menhirs rouergates : Esplas (Rebourguil) et la Liquière-Haute (Saint-Juély-le-Château), *Cahiers d'archéologie aveyronnaise*, 25, p. 13-20.
- MAILLET C. (2020) – *Les genres fluides. De Jeanne d'Arc aux saintes trans*, Paris, Arkhê, 172 p.
- MARIN L. (1993) – *Des pouvoirs de l'image. Gloses*, Paris, Le Seuil, 270 p.
- MASSON MOUREY J. (2019) – La voie des marques (ou Lévi-Strauss dans le Midi). Une première approche structuraliste des stèles anthropomorphes néolithiques d'Occitanie, *L'Anthropologie*, p. 2-15.
- MATHIEU N.-C. (2007) – Introduction : Circulation des hommes, permanence des femmes, matriarcats imaginaires et autres curiosités ..., in N.-C. Mathieu (dir.), *Une maison sans fille est une maison morte*, Paris, Maison des sciences de l'homme, p. 1-53.
- MEAD M. (1948) – *L'un et l'autre sexe*, Paris, Denoël (Folio essais), 440 p.
- MELLAART J. (1967) – *Çatal Hüyük: A Neolithic Town in Anatolia*, New York, McGraw Hill, 233 p.
- PEETERS M. C. (2005) – Les statues-menhirs du Rouergue et du Haut-Languedoc : la posture des jambes et la technique de représentation des effigies féminines et masculines, *L'Anthropologie*, 109, p. 287-323.
- PEETERS M. C. (2016) – Pour en revenir à la masculinisation de statues-menhirs féminines du Rouergue, *L'Anthropologie*, 120, p. 125-144.
- PHILIPPON A. (2002) – *Statues-menhirs, des énigmes de pierres venues du fond des âges*, Rodez, éditions du Rouergue, 270 p.
- PRECIADO B. P. (2019) – *Un appartement sur Uranus*, Paris, Grasset-Fasquelle, 335 p.
- RODRIGUEZ G. (2009) – Les statues-menhirs saintponiennes en Haut Languedoc, Saint-Pons-de-Thomières, Groupe archéologique du Saint-Ponais (Cahiers du Saint-Ponais, 5), 400 p.
- RODRIGUEZ G. (2015) – La statuaire et les saint-poniens en Haut-Languedoc, in G. Rodriguez et H. Marchesi (dir.), *Statues-menhirs et pierres levées du Néolithique à aujourd'hui*, actes du 3^e colloque international sur la statuaire mégalithique (12-16 septembre 2012, Saint-Pons-de-Thomières), Montpellier, direction régionale des affaires culturelles du Languedoc-Roussillon et Saint-Pons-de-Thomières, Groupe archéologique du Saint-Ponais, p. 351-365.
- SALADIN D'ANGLURE B. (1986) – Du fœtus au chamane, la construction d'un « troisième sexe », *Études/Inuit/Studies*, 10, 1-2, p. 25-113.
- SAULIEU G. de (2004) – *Art rupestre et statues-menhirs dans les Alpes. Des pierres et des pouvoirs 3000-2000 av. J.-C.*, Paris, Errance, 191 p.
- SCOTT J. W. (1988a) – Genre : une catégorie utile d'analyse historique, *Les Cahiers du GRIF*, 37-38, p. 125-153.
- SCOTT J. W. (1988b) – *Gender and the Politics of History*, New York, Columbia University Press, 242 p.
- SERRES J.-P. (2002) – Les statues-menhirs du groupe rouergat, in A. Philippon (dir.), *Statues-menhirs, des énigmes de pierres venues du fond des âges*, Rodez, Éditions du Rouergue, p. 54-91.
- TOURAILLE P. (2011) – L'indistinction sexe et genre, ou l'erreur constructiviste, *Critique*, 764-765, p. 87-99.
- TREHERNE P. (1995) – The Warrior's Beauty: The Masculine Body and Self-Identity in Bronze-Age Europe, *Journal of European Archaeology*, 3, p. 44-105.
- VALE A. M. (2019) – The Construction of Space and Gender in Prehistory. An Approach to the Chalcolithic Walled Enclosures of Iberia, in J.K. Koch et W. Kirlais (dir.), *Gender Transformations in Prehistoric and Archaic Societies*, Leiden, Sidestone Press, p. 477-491.
- VARIKAS E. (2006) – *Penser le sexe et le genre*, Paris, Presses universitaires de France, 134 p.

